Enfant caché,
Hommage et malentendu

Maurice Winnykamen

Enfant caché,
Hommage et malentendu

Texte autobiographique

Éditions EDILIVRE APARIS
Collection Coup de cœur
93200 Saint-Denis – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS Collection Coup de cœur
175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-81213-752-5
Dépôt légal : Octobre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Remerciements 7

Préface de Charles Dobzynski..... 9

Avertissement..... 11

I – Le chant des partisans 15

II – Ami, entends-tu le bruit sourd
d'un pays qu'on enchaîne ?..... 23

III – Ohé partisans, ouvrier et paysan,
c'est l'alarme !..... 39

IV – Ce soir l'ennemi connaîtra le prix
du sang et des larmes..... 61

V – Montez de la mine, descendez
des collines, camarades 73

VI – Sortez de la paille les fusils, la mitraille,
les grenades 107

VII – Ohé les tueurs, à la balle
et au couteau tuez vite !..... 117

VIII – Ohé saboteur, attention à ton fardeau
dynamite ! 127

IX – C'est nous qui brisons les barreaux
des prisons pour nos frères 147

X – La haine à nos trousses et la faim
qui nous pousse, la misère 163

XI – Il est des pays où les gens
au creux des lits font des rêves 173

XII – Ici, nous, vois-tu, nous on marche
nous on tue nous on crève..... 185

XIII – Ici chacun sait ce qu'il veut,
ce qu'il fait quand il passe 191

XIV – Ami si tu tombes, un ami sort
de l'ombre à ta place..... 197

XV – Demain du sang noir sèchera
au grand soleil sur les routes..... 203

XVII – À Albert et à mon curé, perdus
et retrouvés Kol nidre et Kyrie, adieu, pas !
la médaille des justes parmi les nations..... 211

Remerciements

Avec mes remerciements à Charles Dobzynski qui, par son livre : « Le miroir d'un peuple », me fit connaître les poètes de langue yiddish. Il a réveillé en moi une sensibilité que j'avais réprimée et que, pour le moins, je ne savais pas exprimer.

Et surtout, merci à tous ceux, vivants ou morts, qui remplissent les pages de ce récit. Cet hommage leur est destiné.

Il fut, aussi, mon témoignage, adressé au Yad Vashem de Jérusalem pour appuyer ma demande de faire reconnaître comme « Justes » ma famille Pegaz qui m'a considéré comme l'un des siens, quand cette sorte d'adoption était punie de mort.

Je dédie ce témoignage à tous les enfants du monde. Qu'ils inventent la paix !

Préface de Charles Dobzynski

Chevalier des Arts et des lettres,
Rédacteur en chef de la revue Europe,
Membre de l'Académie Mallarmé
Président du jury du prix Apollinaire,
Prix Goncourt 2006 de poésie

Pour saluer Maurice Winnykamen

Des enfants traqués, pourchassés, parfois masqués, travestis en ce qu'ils n'étaient pas pour tromper les dénonciateurs : tel fut le lot de nombreux enfants juifs en France pendant la dernière guerre. Se cacher, dans ces conditions, n'était pas seulement une question de vie et de mort, c'était un acte de salut public, un acte de résistance. Arracher une victime désignée de la gueule du Moloch, c'était défier la Shoah : « mort où est ta victoire ? » pouvait-on dire alors. Un enfant sauvé : une part du peuple juif sauvegardée. Rien n'est plus précieux que le témoignage de ceux qui vécurent ces heures noires. Leur expérience nous éclaire, nous investit, nous réchauffe par les grands froids. Maurice Winnykamen fut de ceux-là qui

échappèrent, par bonheur, au plus sinistre des destins. Il retrace ses aventures et mésaventures en toute simplicité, sur le ton vrai du vécu, avec les souvenirs d'un enfant de huit ans, Boris, qui a grandi mais dont la mémoire a enregistré l'essentiel. Des questions graves se posent ici, sous un ton enjoué et un langage qui cherche à nous restituer le « parlé » de l'époque. La question de l'identité. Qu'est-ce enfin qu'être juif ? Cela ne s'apprend pas à l'école. Sauf à l'école la plus inexorable : celle de la douleur et de la solitude. J'ai connu cela moi aussi. Quelque chose de comparable sinon d'identique. C'est pourquoi j'ai pu suivre avec attention et émotion l'itinéraire qu'évoque l'auteur, le village, la famille savoyarde… C'est une brique de plus, cimentée dans la forteresse de la mémoire qu'il est nécessaire de construire et de reconstruire sans cesse, afin qu'elle ne soit jamais laissée à l'abandon.

Charles Dobzynski

Avertissement

1941-1945 ! Dilemme ! Puisque, pour survivre, Maurice devait devenir Marcel, tout était permis. Mais comment, si je devenais Marcel, ma maman me retrouverait-elle, après ? Après quoi ? Qui aurait pu me le dire, alors ? J'ai donc inventé Boris, un prénom qu'auraient sûrement aimé mon grand-père David Bajgelmann, le papa de Maman et ma grand-mère Rachel Rochfeld, la maman de Papa. Mais Boris, ce n'était pas moi, c'était juste un prénom d'emprunt, un prénom que je n'ai jamais utilisé sauf pour écrire ce livre, un cache-nom qui traînait au fond de ma mémoire. Un cache-nom comme il y a des cache-sexes ou des cache-pots quand ces derniers ne sont pas jugés dignes, quand ils sont honteux. Ainsi, c'est Boris qui est devenu Marcel, pas moi et ça, c'est mon secret. Pas moi mais si près de moi. Et, j'en étais persuadé, il me suffirait un jour de réapparaître vrai, de redevenir Maurice, pour retrouver ma famille, s'il m'en restait une.

Ce témoignage, pour personnel qu'il soit, cet hommage à mes Savoyards, je l'ai donc écrit au « il », sous mon Boris d'emprunt. Le « je » était trop

prégnant. Les larmes n'étaient jamais loin. Larmes de douleur et de peine, larmes de joie et d'amour, aussi. J'ai voulu m'éloigner. Je suis un ex-enfant caché qui ne se cachera jamais plus. Bien avant d'écrire ce livre, je me le suis juré. En l'écrivant, j'ai renouvelé mon serment.

Il me fallait rééditer ce livre, ajouter un chapitre pour réparer une injustice dont je suis totalement innocent, mais que je crois néanmoins avoir commise à l'encontre de mon curé, à propos de la disparition de mon ami Albert. Je crois, seulement, l'avoir commise, mais je n'en ai aucune certitude. En effet, ma mère adoptive, Lili, me fit, lors de la cérémonie de remise de la Médaille des Justes à toute ma famille d'accueil, une révélation qui introduisit un doute dans ce domaine sensible qui, pour moi, n'en supporte aucun : la Résistance française. Qui étaient les héros et qui étaient les traîtres ! C'est pourquoi « Hommage », alors publié par la Société des écrivains, est complété et réédité, ici, sous le titre : « Enfant caché, Hommage et malentendu », par les éditions Edilivre, que je remercie.

Ce livre est composé en deux formes d'écritures afin de différencier l'enfant que j'étais alors de l'adulte que je suis devenu. L'enfant s'exprime comme à l'école quand on y apprend à vivre, par des gros caractères. L'adulte apporte, en caractères plus fins, ce qui ne signifie pas toujours plus avisés, quelques éclaircissements historiques sur la période de l'occupation de la France entre 1940 et 1945, et présente quelques réflexions d'ordre philosophique ou intime à propos du comportement des hommes, alors et maintenant. J'ai aussi utilisé des extraits du témoignage que me fit Charlotte, ma mère, sur sa vie

d’enfant juive, Polonaise immigrée en France, sur les évènements qui précédèrent la seconde guerre mondiale et qui la conduisirent vers la Résistance quand survint l’occupation. Ces bribes de témoignage sont ici précédées de la mention : « Récit de Charlotte, extraits ».

Les hommes ont-ils su tirer les leçons de cette période barbare dans laquelle certains ont montré toute leur capacité de malfaisance et les autres toute la noblesse de l’humanité ? Ils étaient tous, bons ou méchants, des hommes et, plus, la moitié d’entre eux, des deux côtés, étaient des femmes. Humains et inhumains, ils étaient l’humanité.

I
Le chant des partisans

Fin janvier 2000. Il y a un demi-siècle, je vivais ici. Une éternité. Je vivais heureux entre ma famille Pegaz, la vieille Céline, mes instituteurs madame et monsieur Gachet, mon curé et tous les habitants de mon village. Ensemble, avec les garçons qui ont aujourd'hui mon âge comme j'ai eu le leur, avec leurs sœurs, aussi, nous avons usé nos fonds de culottes sur les bancs de notre école et sur ceux de notre église. J'avais une amie et un ami, juifs tous deux, Berthe et Albert, cachés, comme moi. J'ai vu naître des Montcellois et j'en ai enterrés. Arrivé fin 1941, j'étais devenu un enfant du pays. J'avais huit ans et je demeurerai au village jusqu'à douze. Que le Montcel était joli.

Une force incontrôlée me fait remonter au pays. De part et d'autre de la route blanchie par l'hiver les mélèzes et les épicéas superbement chargés ressemblent à des fantômes géants. À des sentinelles immaculées. Tout est flou. La neige m'a pris, tout de suite après Aix-les-Bains. Les flocons, poussés par le

vent, courent et tourbillonnent au ras du bitume. J'ai l'impression de foncer dans un rêve. Dans mon rêve.

Les fantômes agitent doucement leurs bras alourdis, comme des communiants leurs longues manches dentelées. Quand la fatigue se fait trop lourde, le vent emporte un peu de cette neige légère et pourtant si écrasante. Alors, la branche, soudain, pointe au ciel. Elle entraîne ses voisines, à ébranler le tronc. L'arbre entier s'ébroue et décharge, laissant apparaître, par endroits, les nouveaux bourgeons brun clair et les aiguilles vertes de sa ramure.

J'ai un peu peur comme chaque fois que je reviens au pays. Mon désarroi augmente à chaque virage, comme vivifié par l'air pur que je retrouve et que j'inhale avec ivresse. L'air pur de chez nous. J'ai du mal à respirer. Tant pis pour le froid, j'ouvre ma vitre en grand. Et puis, comme j'arrive en vue du village, comme je longe le pré où je menais nos bêtes, comme j'entends le murmure du ruisseau à truites, c'est carrément l'angoisse.

Qui sera là ? À chacune de mes visites, il manque quelqu'un. Quelqu'un parti rejoindre tous ceux que j'ai connus. Tous ceux que j'ai accompagnés, dans le temps, enfant de chœur de notre église, jusqu'au petit cimetière rural. Quelqu'un que j'ai aimé. Qui m'a aimé, moi, l'enfant caché, l'enfant traqué, l'enfant juif, l'enfant.

Et plus le temps passe, plus ma peur grandit, inversement proportionnelle au nombre de vivants qui me resteront à aimer. À qui remettrai-je cette enveloppe que j'ai cachetée pour en finir avec mes corrections, avec ce perfectionnisme un peu ridicule qui ne me laissait aucun repos, cette tentation de modifier un mot, une phrase, un paragraphe ? Avec ce

faux prétexte que je me donnais pour retarder ma visite. À qui donnerai-je ce manuscrit, tout le livre de mon enfance, ici, à Le Montcel, entre 1940 et 1945 Qu'il est difficile d'affronter l'émotion de son propre passé.

Je suis sur notre route. Celle qui tourne le dos au lac et conduit au Mont Revard. Comme souvent, quand je suis au volant de ma voiture, je soliloque : « Nous sommes riches, aujourd'hui. Assez riches pour saler le bitume, en hiver. Ainsi, la route, parfois couverte de son manteau frileux, parfois sèche et galeuse, souvent humide et nappée de reflets, reste toujours blanche. Jusqu'au printemps. Blanche et antidérapante. Pour gagner en efficacité, nous perdons en diversité. En beauté. Le blanc du sel, ce blanc froid, est un blanc sale. Dans le temps, elle savait changer de parure, la route. Elle était blanche, couverte de neige ; noire, noyée sous la pluie ; mordorée, maculée de boue ; gris acier, sous le verglas ; pauvre route ! Pour la saler, il aurait sans doute fallu donner un ticket de rationnement ! »

Ami, entends-tu

Le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?

Cet air trotte dans ma tête. L'air et bientôt les paroles. C'est le chant qui a remplacé pour moi celui du Maréchal. Le chant des Partisans. Je le fredonne en sourdine, en recherchant les mots. Et les mots me reviennent. Alors, je les scande. Puis, je siffle. Je siffle comme l'ont voulu Kessel et Druon, ses paroliers, et Anna Marly, sa compositrice. Je chante et je siffle, maintenant, sans même y penser. Mon esprit est ailleurs, loin, si loin.

Voilà le virage qui entoure la maison, avec à mi-courbe, la petite route, presqu'une impasse, qui

menait chez la Céline. Mais la Céline n'est plus et son café, transformé en appartement, appartient maintenant à quelqu'un qui travaille à Aix-les-Bains. Le boulodrome a disparu, c'est aujourd'hui un jardin potager, effet de la rurbanisation. Voici, à gauche, le verger des Pegaz et à droite, la grille devant l'étroite terrasse en béton que le papa de Raymond a coulée et sur laquelle il y a toujours le banc de Mémé. Je suis arrivé.

Au bruit du moteur, une dame âgée est sortie de la maison. Mon Dieu ! Lili ! Maman Lili, comme tu es changée ! Nous sommes maintenant face à face, les yeux dans les yeux, je te reconnais. Au fond de cette figure ridée, il y a l'autre visage, celui de la jeune femme qui me couvrait de baisers, une frimousse jeune, riante. Pourtant l'époque ne se prêtait pas à rire, mais tu avais vingt ans. Chrétienne, tu avais dit non à la guerre, non à l'occupation, non à la chasse au Juifs, non à la déportation des enfants. Ta résistance, à toi, avait consisté, précisément, à en accueillir un, de ces enfants traqués, à l'élever comme le tien, et cet enfant, c'était moi. Toi aussi, tu m'as reconnu : « Ah ! Marcel ! » Oui c'est bien moi, ma chère Lili. Si tu savais comme le prénom que tu viens de prononcer, mon prénom d'avant quand je n'étais plus Maurice et pas encore bien moi, quand j'étais ton p'tit Pegaz, un Savoyard, si tu savais combien il m'a ému ! J'ai envie de pleurer. Je suis ici grâce à toi. J'ai honte. Il y a si longtemps que je ne suis pas venu te voir. Mémé est morte. Son fils Raymond, ton mari, mon père adoptif, aussi. Renée également, la petite sœur de Raymond et mon amour d'enfance. Moi qui l'ai tant aimée. Et ton beau-frère Jean dont on parlait tant, l'absent qui était prisonnier en Allemagne, il est revenu, s'est marié, a

eu deux enfants et est parti à son tour. Tu es la dernière, Lili. Non, Dédé est vivant, lui aussi. Il est grand-père, maintenant, ce bébé que tu nous avais fait en 1943, que j'ai porté dans mes bras. Mais Dédé ne me reconnaît pas. J'ai quitté Le Montcel trop tôt pour qu'il se souvienne de moi. Je ne me souviens plus, moi-même, de la dernière fois que je l'ai vu. Dédé et les enfants de Jean, la pharmacienne du coin de ma rue à Nice et son frère. Mais Jean, pour moi, ce n'était pas pareil. Je ne l'ai jamais connu, il était en Allemagne quand je suis arrivé, j'étais tout juste reparti quand il est revenu. Ma vie montcelloise s'est arrêtée quand je n'avais pas treize ans, mes treize ans que je retrouve maintenant pour te parler, Lili, pour te prendre dans mes bras, pour te rendre tes baisers. Quel saut en arrière !

« Lili, je suis venu pour Mémé, pour Raymond, pour Renée et bien entendu pour toi. Je suis venu te demander l'autorisation de faire les démarches afin que la médaille des Justes parmi les nations vous soit attribuée. » Et toi, tu me réponds, Lili, presque fâchée : « Bin si tu crois qu'on a fait ça pour avoir une médaille, tu peux t'enr'tourner d'où tu viens, pas ! » Heureusement, ton sourire rentré que je reconnais pour m'avoir si souvent rassuré quand tu me sermonnais vient contredire la dureté de tes mots. Tu es contente de me voir, et je suis content, moi aussi.

« Je te le demande comme un service, Lili, comme un service. En 1986, déjà, un authentique nazi, Kurt Waldheim, a été élu président en Autriche. Il a dirigé le pays où Hitler est né, jusqu'en 1992. À cette époque, j'étais révolté mais je n'ai rien osé dire. Depuis, l'extrême-droite s'est développée en Europe

et Jorg Haider, avec son parti, le FPÔ, est entré au gouvernement autrichien. C'est le risque du retour au nazisme, du retour de la peste brune. Alors, voilà, Lili, j'ai peur. Quand j'ai eu besoin de toute ma famille Pegaz, en 1941, vous m'avez accueilli et vous m'avez sauvé la vie. Devant l'évènement ignoble que représente cette élection, j'ai senti que je pouvais revenir vers toi, que je devais le faire, j'ai besoin de toi, à nouveau, en 2000. S'il te plaît, Lili, dis-moi oui.

– Ah, bin si c'est pour ça qu'tu veux y faire, si c'est pour ça, sûr que j'peux pas te r'fuser, va !

Alors, oh ! Lili, presque honteusement, je te tends l'enveloppe contenant mon texte, le texte de ma famille Pegaz, ma famille d'amont :

– C'est mon témoignage sur ma vie d'enfant chez toi. Il est destiné au Yad Vashem, l'organisme créé par le gouvernement israélien pour reconnaître et honorer les non-Juifs qui ont sauvé des Juifs pensant la seconde guerre mondiale. Lis-le et dis-moi si, avec le temps, je n'aurais pas égratigné la vérité.

– Eh bin je l'lirai demain à Aix, me répond Lili.

– Pourquoi à Aix ?

– J'rentre à l'hôpital pour quelques examens.

– C'est grave ?

– Si c'est grave, je l'saurai bin assez tôt, pas ! Allez, on appelle Dédé et on va minger un bocon et boire un tio coup ! Dédé ! Y a l'Marcel qui nous a rendu visite. Viens !

Dédé est arrivé presque aussitôt. On a parlé de tout, de rien, comme si nous nous étions quittés la veille, de son travail à la poste où il a repris les tournées de Raymond, de mes souvenirs d'enfant que son âge tendre ne lui avait pas permis de partager, de

tout mais pas de maladie. Lili est contente de nous voir ainsi, tous les deux. Son fils et celui qu'elle a élevé comme tel. Je sens bien qu'elle est fière de ma venue, fière de n'avoir pas été oubliée par ce monsieur de la ville que je suis devenu. Un comble, c'est elle qui dit merci. La journée se passe, je remonte dans la voiture, retour à la ville. Demain, j'attendrai l'heure convenable pour appeler Aix-les-bains et prendre de ses nouvelles.

Je n'ai pas eu le temps de le faire, mon téléphone a sonné :

– Allô ! Je suis bien chez Maurice Winnykamen ? Je suis le neveu de Lili Pegaz. J'ai lu votre manuscrit que j'ai trouvé sur la table de chevet de ma tante. Comment ! Cela s'est passé il y a cinquante ans ! Elle a sauvé un gosse, et nous n'en savions rien !

– Comment, vous n'en saviez rien ! Elle ne vous a rien raconté ?

– Rien.

Lili n'avait rien dit, et j'en eus la preuve par nombre de coups de fil que je reçus ce jour-là. Toute la famille appelait de France et de l'étranger. Les mots étaient les mêmes : « Comment, ma mère, ma cousine, ma tante, ma… Comment, elle a fait ça et ne nous a jamais rien dit ! »

J'ai répondu à chacun, à chacune : « Lili, Raymond, Renée et Mémé Pegaz, sont des héros. Mes héros et vous pouvez en être fiers. Mais bien plus que cela, en ne se vantant pas de leur parcours résistant, ils ont additionné le courage et la modestie. Le courage des résistants anonymes et la modestie des vrais chrétiens. Ce sont des gens exceptionnels, mais ne le dites pas à Lili, elle vous engueulerait ».

Lili est sortie de l'hôpital. Tout allait bien, enfin, pour son âge. Je l'appelais et je lui racontais les coups de fil des autres. Elle me répondit :

– Bin en v'là une histoire. Il fallait bin l'faire, pas ! Si t'avais été grin, t'en aurais bin fait autant !

Pas si sûr, Lili, pas si sûr. Aurais-je eu ce courage-là ? Mais en me prêtant un peu du tien, tu m'as mis à ton niveau, à celui de Mémé, de Raymond, de Nénette et de son gentil fiancé, au niveau de tous les Résistants. Quel beau compliment, quel cadeau m'as tu fais là, merci, Lili.

Le manuscrit est devenu livre. C'était mon témoignage. Nous avons attendu la date pour la cérémonie de remise des quatre Médailles des Justes parmi les Nations à la famille Pegaz. Et puis ce jour tant attendu, le 7 avril 2001, est arrivé. Trois médailles furent décernées, hélas, à titre posthume. Mais Lili était là, pour la quatrième, en personne.

Ce témoignage, lisez-le. C'est elle, c'est Lili, ma mère adoptive, et avec elle toute ma famille Pegaz, que je vous confie.

II
Ami, entends-tu le bruit sourd d'un pays qu'on enchaîne ?

« Je me prénomme Maurice, Boris ou Marcel. Boris dans ma mémoire, Maurice à la ville et Marcel à Le Montcel. Mon nom : Winnykamen ou Winny ou Pegaz ou Bronzin ou… Je change si souvent… »

J'ai bientôt huit ans. Je suis un hors-la-loi. Un enfant caché. Avant, je vivais à Paris. Puis près de Paris, à Herbouvillier, dans la Vallée de Chevreuse. Puis à Lyon. C'est là que, devenu clandestin, j'ai inventé Boris. C'est sûrement pour ça qu'on m'appelle Marcel.

Étonnez-vous, alors, que je parle de moi à la troisième personne. Les Savoyards sont des gens courageux. Il faut être courageux pour cacher des enfants juifs entre 1941 et 1945, en France. Il faut être patriote. Les Pegaz sont des patriotes !

Des patriotes résistants, des résistants sans armes autres que leur charité, car ce sont des chrétiens, leur haine de l'injustice et leur amour de l'humanité.

Marcel admire sa montagne. Elle s'appelle Les Alpes. Les Alpes du Dauphiné. Sa région, c'est la Savoie. Son village : Le Montcel est situé entre le Mont Revard, en haut et Aix-les-Bains, en bas. Une route mène de l'un à l'autre. Pour les gens d'ici, c'est la route. De chez lui, on aperçoit la Dent du Chat. Ici, on dit la dent. C'est plus court. Juste avant la dent, s'étale le lac du Bourget qui baigne Aix. C'est beau ! Vus d'ici, les bateaux à voiles sont si petits, les barques de pêches sont comme des tirets sur l'eau. Le long de la route, les rares maisons sont en pierre avec des murs épais et des toits de lauze ou de tavillons. Les tavillons sont des palettes de bois taillées comme des tuiles. Les lauzes sont en pierre. Le Revard, pour Boris-Marcel, c'est le sommet du monde. Après, le monde redescend sur Chambéry. Qu'il est joli ce village savoyard, Le Montcel ! C'est le village des Pegaz. Il est, dorénavant, le sien, également. Son nouveau nom, c'est Pegaz. Marcel Pegaz.

Quel crime avais-je commis, pour vivre hors la loi entre huit et douze ans ? Mon crime avait été de naître juif. Moi-même, je l'ignorais mais les bourreaux, eux, le savaient depuis toujours. Juif ! J'ai davantage pratiqué mon église que les synagogues. Juif ! Je ne suis pas croyant. L'aurais-je jamais été que je ne le serais plus. Juif ! C'est un titre que je ne revendique pas, mais dont jamais je ne rougirai. Pensant à d'autres enfants juifs qui, à plus de onze mille et quatre cent, disparurent de France vers les camps de la mort, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre. Il se trouve que, par les hasards de la vie, car la naissance est le plus grand des hasards, je faisais partie de ce peuple-là, les Juifs. Ce qui me sauva, c'est que Le Montcel n'a fait partie de la zone d'occupation

allemande qu'à partir du 8 septembre 1943, suite à la chute de Benito Mussolini. Avant, en vertu de l'armistice signé le 24 juin 1940 à la villa Incisa près de Rome, les Italiens occupaient, et encore partiellement, une zone réduite du territoire français, d'environ 800 km² comptant 4 départements (Alpes-Maritimes, Basses-Alpes (devenues les Alpes-de-Haute-Provence depuis 1970), Hautes-Alpes, Savoie) et 28000 habitants. Menton, cas à part, fut annexée *de facto* à l'Italie. En fait, les Italiens se contentaient de tenir garnisons dans les villes, notamment à Aix – les-Bains, Grenoble et à Chambéry, ne montant que rarement dans la montagne. De crainte, sans doute, d'y faire de mauvaises rencontres. *« C'est après le 11 novembre 1942, quand, en représailles au* débarquement allié en Afrique du Nord, *les Allemands occupèrent la zone libre, qu'une zone d'occupation italienne en France plus conséquente fut établie par voie d'accords entre l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste. Les Italiens, vieux rêve, aspiraient à étendre leur zone d'occupation à toute la rive gauche du* Rhône *et à la* Corse. *La ville de* Nice, *par exemple, fut alors occupée par les Italiens, et le resta jusqu'au* 8 septembre 1943. *Les territoires de l'ancienne zone d'occupation italienne furent libérés des Allemands en septembre 1944. »*[1]

[1] Le 8 septembre 1943, l'armistice signée par Badoglio pour les Italiens et Eisenhower pour les alliés, acheva de renverser l'alliance. Le retrait du sol de France par les Italiens, la rupture entre les alliés de l'Axe ne s'est pas faite en douceur : des combats ont opposé toute la nuit du 8 au 9 septembre les troupes allemandes et italiennes, particulièrement à Grenoble. On a parlé de plusieurs dizaines de morts, information difficilement vérifiable. En revanche, 70 blessés italiens ont bien été

Marcel aime aussitôt le Montcel. Il y trouve une autre maman : Lili, un autre papa : Raymond, une autre mémé : Marie-Thérèse qu'il n'appellera jamais autrement que Mémé, une grande sœur : Renée que la famille appelle Nénette. Avec la Denise de sa mère Ravari, sa nourrice d'avant, ça lui fait déjà deux sœurs. Il apprend que Raymond à un frère : Jean, qui est prisonnier en Allemagne. Nénette a un petit fiancé qui, un jour disparaîtra et dont on ne parlera plus. Il s'est caché, lui aussi. Près du plateau des Glières, dans la *Yaute*. Il a changé de Savoie.

Heureux, caché, ces deux termes vont-ils ensemble ? Je suis venu me cacher en ce lieu que lui a dû quitter pour se cacher ailleurs. Je suis heureux là où lui aurait eu tout pour l'être. Quelle drôle de vie ! Au-dessus de Cluses, Haute Savoie, et depuis le petit village de Brizon, on monte vers l'*enhau* (l'amont), face au Grand Bornant et au massif des Glières. Le berger des villages d'ava (l'aval) y mène pâturer les bêtes dès la belle saison. Dans la *Yaute* comme en Savoie, on appelle bêtes, les vaches. Elles broutent des herbes qui appartiennent à tous, sans barrière ni clôture. *Enhau*, la route se perd dans les alpages. On ne va pas plus loin sans galoches. Comment mieux se cacher ? Nénette, il est passé par là, ton petit fiancé, en mars 1943, pour fuir le S.T.O., le Service du travail obligatoire en Allemagne.

La moitié du pays s'appelle Pegaz. L'autre moitié, ce sont les Massonnat. Il arrive à Marcel, parfois,

---

enregistrés à l'hôpital de La Tronche les jours suivants. La plupart s'est enfuie courant octobre, avec la complicité active de civils italiens et du personnel de l'hôpital. (Wikipédia. Zone d'occupation italienne en France.)

d'être pris d'une sourde angoisse. Cela se produit souvent après les rares visites d'une grande dame brune qu'il reconnaît à peine, sa maman véritable. Ce dont il se souvient, c'est que c'est elle qui l'a conduit jusqu'ici. Avec Berthe, qui reste chez les Massonnat *d'ava* (ici, on dit reste pour habiter et *ava* pour en bas) et que, pour des raisons de sécurité, on appelle la petite Massonnat *d'ava*. Boris, devenu Marcel, est le petit Pegaz. Il y a, aussi, Albert, mais celui-là, Marcel ne se souvient plus de son arrivée. C'était plus tard et cela s'est passé si vite ! D'un coup, il était à l'école, venu d'on ne sait où, avec son accent pointu. Il n'était pas venu avec la grande dame brune, ma Charlotte de mère. Elle ne l'avait pas déposé chez les Massonnat d'*enhau*, – il sera quand même le petit Massonnat d'amont, ou d'*enhau* – quand elle était venue rendre une courte visite aux Pegaz et aux Massonnat d'*ava*, et embrasser son fils et Berthe. Mais alors, qui l'a amené ?

La grande dame brune, qu'elle était belle et qu'elle sentait bon, une véritable déesse, ma maman à moi, ne venait jamais pour, seulement, me rendre visite. C'était une dame très importante. Elle parlait plusieurs langues avec une élocution rapide d'avocat – c'était presque son métier, avant guerre elle était clerc d'Avoué. Elle parlait le français, sans accent – même pas celui de la Savoie. Polonaise d'origine, elle comprenait l'allemand mais savait n'en montrer rien ; bien sûr, elle parlait le yiddish, aussi et comprenait encore le polski et le russe. Elle savait être convaincante. Plus l'ennemi était coriace et plus elle savait y faire.

Récit de Charlotte, extrait : *« Enfant juive en Pologne, c'est déjà un combat ! Je me revois à*

Varsovie, Rue Nowolipie, une rue marchande avec des boutiques de mode et de tissus, des schmatès. Un grand appartement dans un immeuble en hauteur, avec une cour. Au fond, des étables et des quantités d'hommes qui ne travaillaient pas, qui étudiaient la Thora à longueur de journée. C'est les femmes qui travaillaient. Ah ! Le dîner de Pâques ! Pour faire cacherout, chacun descendait ses ustensiles de cuisine, les cuillères et tout ça, quel remue-ménage ! Nettoyer dans les plus petits coins pour qu'il n'y ait pas une miette de pain qui reste, c'était très curieux car nous étions une famille assimilée. Mais, c'était des trucs qui couvaient, des traditions qu'on conservait… Nous, les gosses, étions nombreux à jouer dans la cour. Parfois dans la rue. Il y avait le paquet de gosses goyim et le paquet de gosses juifs, on courait en s'insultant : « yasous, yasous » et les autres répondaient « matsous, matsous ! ». « Yasous pour non-juifs ou mécréants ou antisémites, matsous pour Juifs ou mécréants ou youpins. Parce que matsous, c'est Pâques. Il y avait des bagarres. Et moi, toute petite, je courais derrière les autres ! »

L'occupation générait la Résistance. On tuait dans les deux camps mais, si la mort était la même, les motifs et la manière n'étaient pas identiques. Ma mère avait conscience que dans ce combat, il n'y avait pas d'adversaires, il n'y avait que des amis, parfois appelés camarades ou copains, ou des ennemis. Son maintient, sa prestance, l'aidaient sans doute dans ses négociations avec les hommes. Ceux en civil des commissariats et ceux qui étaient en uniforme français ou allemands. Elle subjuguait, de sa prunelle et de son déhanchement, ceux qui surveillaient les sorties des gares où selon la mission

qui lui était confiée, elle passait une valise contenant des tracts ou des armes, ou tenait par la main quelques enfants. Jamais les deux à la fois. Mais, plus le temps allait et plus sa mission se précisait. Toutes ses qualités, particulièrement sa perspicacité et sa capacité de juger, en très peu de temps, ses interlocuteurs, l'avaient fait nommer, au sein du Parti communiste clandestin de Lyon, à un poste de responsabilité dans le M.N.C.R. (Mouvement National Contre le Racisme créé en réponse au Statut des juifs de Pétain), dont elle fut une pièce importante. Ce mouvement de Résistance se fixa, comme l'une de ses tâches prioritaires de sauver le maximum d'enfants juifs en les confiant un par un, à moins que ce soient des fratries, à des gens courageux qui, les feraient passer pour des membres de leur foyer. D'autre part, le M.N.C.R. imprima deux journaux : *J'accuse* en zone occupée et *Fraternité* en zone sud et fabriqua de faux papiers et de fausses cartes d'alimentation. Dès octobre 1942, *J'accuse* publiait des témoignages sur l'extermination massive des Juifs déportés en Europe de l'Est et *Fraternité* ne demeurait pas en reste. Le M.N.C.R participa, au sein de la M.O.I. et de l'U.J.R.E (l'union des Juifs pour la Résistance et l'entraide), à la résistance armée contre l'occupant. Ce n'est pas minorer les autres organisations de Résistance spécifiquement juives, dont je reparlerai plus tard, que de dire que la M.O.I. et l'U.J.R.E. menaient un combat plus idéologique et antifasciste qu'elles.

Qui étaient-ils, ces résistants qui anticipèrent, il faut le dire, l'action qui allait devenir la Résistance française ? Principalement des communistes juifs immigrés qui s'étaient donné pour rôle de s'opposer

au statut des Juifs de Pétain. Notons au passage le courage et la vision politique qu'il a fallu à ces hommes et ces femmes pour créer un mouvement antiraciste en pleine tourmente nazie dans le deuxième pays d'Europe ayant édicté des lois antisémites comme fondement de sa politique, et le nommer « Mouvement contre le Racisme », avec un R majuscule. Le racisme du moment, c'était essentiellement l'antisémitisme, mais ces Résistants avaient compris que d'où qu'il démarre et quelle que soit sa cible événementielle, le racisme ne peut que s'étendre et provoquer du racisme en retour. Je suis assez fier de ma mère, on le serait à moins.

Nous disperser, nous les gosses, alors que les nôtres étaient promis au massacre, c'était minimiser le risque. Bien sûr, certains d'entre nous seraient pris ! Mais d'autres ne le seraient pas. Avec ces familles d'accueil, ma mère parlait français sans autre accent que celui de Paris. Les paysans, parfois, la taquinaient en lui répondant en patois. De mauvaises langues osèrent protester, après la guerre, arguant du fait que ces sauveurs aient été payés. De telles inepties ne peuvent que m'étonner. Certes, cela fut souvent le cas. Il y eu même de rares brebis galeuses qui allèrent jusqu'à dénoncer leurs pensionnaires quand ils ne purent plus payer. Mais dans l'ensemble, les Français, majoritairement chrétiens, fils et filles de la Révolution française et de la Laïcité que tous les peuples nous envient, se montèrent dignes de leur héritage. Eh puis, recevoir de l'argent, où est le mal ? Élever un enfant coûte. Il est rare que le courage rende riche. Par quels réseaux nationaux et internationaux d'aide – je pense particulièrement au J.O.I.N.T américain dont je reparlerai plus tard avec

la Résistance juive et les Juifs dans la Résistance –, venait l'argent nécessaire n'est pas, non plus, mon problème. Encore heureux que ces organisations, ces réseaux et ces mécènes aient existé. Qui peut voir en mal le fait qu'une famille d'accueil soit remboursée de ses frais ? Certainement pas moi. La mienne m'a sauvé la vie au risque de la sienne. Qu'elle en soit remerciée. C'est aux Pegaz et aux Massonnat que je dois, non seulement d'être vivant, encore, mais d'avoir retrouvé Berthe l'an passé à Jérusalem où elle occupe un poste important au Musée de la Mémoire, le *Yad Washem (Souviens-toi).* Les parents de Berthe et les miens, Résistants, luttaient ensemble, les armes à la main, dans le réseau Carmagnole de la M.O.I. (Main d'œuvre immigrée) de Lyon, réseau comprenant, à Nice des Italiens et des Juifs, dans le Sud-ouest des Espagnols et des Juifs, et ailleurs, notamment à Paris, une très forte proportion de Juifs immigrés)[2]. Ils s'étaient mutuellement juré que si l'un des couples était pris par la Gestapo – ils ne se

[2] En dépit d'une présence importante en Rhône-Alpes à la veille de la guerre, les Italiens ne sont pratiquement pas organisés dans cette région par la M.O.I, organisation créée en 1926 par le Parti Communiste français pour regrouper les communistes étrangers présents sur le territoire national. Déjà intégrés à la société française, beaucoup militent au parti français, d'autres sont directement structurés au parti communiste italien dont la direction est réfugiée en France. Cela explique que, à l'origine, l'organisation militaire des F.T.P-M.O.I. soit essentiellement composée de combattants de la section juive de la M.O.I., originaires pour la plupart de la région parisienne et réfugiés à Grenoble ou à Lyon. Les Italiens constitueront, à la libération, entre 20 et 30 % des combattants de l'inter-région Rhône Alpine des F.T.P-M.O.I. (CAIRN, Les Italiens dans la M.O.I. et les F.T.P-M.O.I. de Grenoble et de Lyon)

faisaient aucune illusion sur ce qui leur arriverait alors –, l'autre adopterait l'orphelin. Ce serment fut échangé un soir, quand mon père s'évada pour la seconde fois en faussant compagnie aux sbires de Klaus Barbie, après une cavale inouïe. Berthe est donc, en quelque sorte, ma grande sœur, la petite Massonnat d'*ava*.

Qu'elle est jolie, cette terre, sa montagne, en automne. Marcel est costaud. Il tient de sa grand-mère Rachel qui est capable de soulever, d'un coup de rein, un buffet Henri 2 rempli de vaisselle. Il tient aussi de son père et de sa mère qui faisaient de longues promenades à vélo et qui pouvaient enchaîner, les uns après les autres, les matches de basket. Il aime courir dans les prés, sauter les ruisseaux, soigner les animaux, faire pousser les légumes, ramasser les fruits. Il apprend à attraper des hannetons voletant en masse entre les branches. Nénette lui a montré quoi en faire : « Tu leur poses un long fil dans l'cul, pas, et tu les r'gardes quand y volent dans l'soleil. Ça décrit d'longues arabesques entremêlées. Au couchin c'est bin beau, pas ! »

Ma mère eut souvent du mal à convaincre des parents de lui confier leurs enfants. D'abord, l'incrédulité des futures victimes quant à leur avenir funeste était immense, surtout dans les familles juives implantées en France depuis des générations et dont, souvent, les hommes arboraient des décorations militaires au revers de leur veston. N'oublions pas le pacte de non-agression, signé le 23 août 1939 entre Staline et Ribbentrop, qui avait pris de court bien des républicains et même des membres influents du Parti communiste. Parfois, elle devait se montrer directe, brutale, envers ces pauvres gens : « Vous, les parents,

leur disait-elle, votre sort est scellé. Vous serez arrêtés, séparés, emportés loin d'ici et sans doute êtes-vous déjà condamnés. Je ne vous ferai pas d'autre promesse que de tout tenter pour sauver vos enfants, réussirai-je, je n'en suis pas sûre, mais confiez-les moi, car ils auront plus de chances avec moi qu'avec vous ! » Qu'est-ce qui lui donnait l'autorité de tenir ce langage devant ces familles incrédules ? Certainement devait-elle retrouver son yiddish devant les unes et l'oublier devant les autres, parfois réveiller des souvenirs identiques aux siens, les faire rire dans cette atmosphère de détresse ou les faire pleurer :

Récit de Charlotte, extrait *« La mort de ma grand-mère ! Je ne sais pas de quoi elle est morte, une histoire de rhumatismes, le lit était dans un coin, tous ses enfants étaient autour d'elle, il y avait beaucoup de musiciens. Mes oncles et ma tante, les plus jeunes, faisaient des études supérieures, sur la table du salon traînaient des petits opuscules en latin. Il y avait un grand piano à queue et mon grand-père avait épinglé une partition de Brahms, il jouait du violon… Un beau jour, mon grand-père a déclaré qu'il allait se remarier. Alors ma tante Féla l'a menacé de le tuer. Je me souviens de la scène, elle d'un côté du piano et lui de l'autre. Ils ont hurlé tous les deux et puis ça s'est calmé… »*

Elle parlait, elle parlait, elle plaidait avec les uns, avec d'autres elle se taisait. Paris venait de vivre, les 16 et 17 juillet 1942, la grande rafle qui porte désormais le nom du lieu de l'internement, le Vélodrome d'Hiver, le Vel' d'hiv. : 13152 Juifs dont 4115 enfants y furent provisoirement enfermés, avant de connaître Drancy d'où ils partiraient dans des wagons à bestiaux ne s'ouvrant que de l'extérieur,

pratiquement sans eau ni commodités, vers Auschwitz et les chambres à gaz. 4500 policiers français avaient pris part à l'opération organisée par les Allemands qui se gardèrent d'y participer visiblement, propagande oblige. D'autant que cette rafle fut présentée par eux comme visant exclusivement les Juifs étrangers. Bien entendu il n'en fut rien et bien des Juifs français de longue date qui s'étaient montrés peu clairvoyants, voire un tantinet méprisants vis-à-vis de ceux qui avaient fui le nazisme montant en Allemagne, Autriche et Pologne, vinrent par la suite compléter, avec femmes et enfants une moisson, jugée par l'occupant peu satisfaisante. Une cinquantaine d'autobus de la compagnie du métropolitain avaient été réquisitionnés avec leurs conducteurs, français eux aussi. Une honte. Le Vel' d'hiv a été détruit vers 1960 et, à sa place, à l'angle des Boulevard de Grenelle et rue Nélaton dans le 15e arrondissement de Paris, ont été construits les locaux du ministère de l'Intérieur. C'est seulement en 1995, à la demande du Président François Mitterrand, qu'a été dévoilée une plaque en mémoire des victimes.

Boris fait, aussi, collection de doryphores, autres nuisibles. Il les attrape sur les feuilles de pommes de terre. Les pommes de terre. D'abord, il faut les planter. Cela se fait au printemps. Marcel tire Pompon par la bride, convaincu de l'importance de sa mission. En fait, sans sa participation, les sillons seraient plus droits. Raymond pèse de tout son poids sur les deux manches de la charrue. Il enfonce profondément le soc luisant dans la terre noire en lançant des mots dans un patois mi-savoyard, mi-percheron : « Hue ! Tout drêt ! Dria ! Hoo ! »

De temps à autre, il arrête le cheval et ramasse une pierre qu'il jette sur un tas déjà haut, vers les sureaux. Les pierres ne manquent pas, en montagne. Ce sont des morceaux de roches qui se cassent et qui, peu à peu, dégringolent jusqu'au lac. Les pierres abîment le soc de la charrue. Avec les sureaux, Marcel fabrique des flûtes… et aussi, quand l'âme de l'arbuste a séché, il apprend à fumer.

Quand Marcel et Raymond ont fini les sillons, les femmes y enterrent les pommes de terre. Raymond explique à Marcel : « Bin, tu vois, ptit, avin, on y mettait les plus grosses. Ça f'sait d'plus beaux plins, pas ; mais d'nos jours, les belles patates, on les minge, pas ! »

À l'automne, on les arrache. C'est dur. On creuse avec la binette. Toujours baissés, on fouille à la main, pied par pied la terre ameublie. On remplit les paniers en prenant garde de n'oublier aucun de ces précieux tubercules. Les paniers remplissent les sacs, les sacs le chariot et le chariot la cave. C'est là que Marcel apprend à jurer. Ça l'aide à supporter son mal au dos.

Là-bas, dans la plaine, on gratifiait du nom de doryphore les soldats allemands. C'est vrai que la similitude était grande. Comme les panzers divisions, les doryphores arrivaient sans qu'on les voie venir, ils envahissaient un champ à une vitesse record, et ils consommaient les plants avant qu'ils n'aient produit. Dévorant ainsi quelques kilos de feuilles, ils privaient le village de quelques tonnes de patates.

Et puis, doryphore, ce n'est qu'un mot. La Résistance des peuples à l'occupation, où qu'elle soit et d'où qu'elle vienne, ne commence-t-elle pas par un élan verbal ? L'élan verbal est dangereux. Il reflète un état de pensée profond qui, toujours, le dépasse. Il est

recruteur et génère l'action. C'est pour ça que les totalitarismes, qui profitent de l'immobilisme des peuples, exigent que se taise le populaire.

C'est grâce aux pommes de terre, au blé, au foin, aux légumes et aux fruits, que Marcel a appris que tout ce qui pousse demande un effort. Que la nature ne donne rien pour rien et que, si cela paraît arriver, parfois, ce n'est qu'une illusion : « Quand la nature nous donne c't'illusion, dit Lili, c'est juste pour nous donner l'goût d'elle-même, pas. Ainsi d'la noisette et d'la fraise des bois. D'la myrtille et d'la mûre. Ainsi d'la plus belle des fleurs qui pousse su'l'fumier. Et quand la nature nous a donné, une fois, rin qu'une seule, envie d'elle-même, nous la sauvegardons. Non, la nature n'donne rin pour rin, mais tout ce qu'elle te donne est récompense, pas ! »

Même le tabac. C'est marrant, le tabac. Marcel n'a jamais compris pourquoi les Pegaz cultivaient un champ de tabac. Cette plante pousse en larges feuilles, un peu comme un bananier qui n'aurait pas de tronc. Il se souvient des bananiers. Il en a vu au jardin des plantes, à Paris. Il était tout petit. C'est son papy qui l'avait emmené. Son papy avec son drôle d'accent. Le chariot, toujours tiré par ce bon Pompon, arrive sous le vantail du grenier. Marcel aide à passer un fil de fer au travers des tiges dures et filandreuses. Quand le fil est plein, il est suspendu au-dessus de la paille et du foin entre deux poutres. Les feuilles fanent, tête en bas, se fripent et finalement se dessèchent. Mais contrairement aux autres feuilles, celles des arbres par exemple, qui une fois desséchées s'en vont en lambeaux et deviennent poussière, les feuilles de tabac devenues brunes et fripées, restent entières et conservent une certaine souplesse.

« Le tabac, pense Marcel, ça semble ne servir à rien puisque sa destination est de partir en fumée. »

Le tabac c'est peut-être le Juif de la race légumière, me suis-je dit après mon retour à Paris, à la Libération. J'ai appris aussi, mais tout dernièrement, que le tabac sert à chasser certains nuisibles. Va savoir ! Mais je n'en suis pas là. J'ai huit ans, puis neuf ou dix, puis onze ou douze et bientôt treize. Je vis au rythme des saisons sur ma belle montagne.

J'étais parti à Lyon pour échapper au harcèlement de mon curé qui réclamait mon acte de baptême. Puis, j'étais revenu à Le Montcel pour échapper aux lois raciales renforcées. Mais Albert avait disparu. J'avais 12 ans, lui en avait 11. Déjà, couraient des bruits que nous savions être la réalité des camps. Et le curé qui m'aimait bien maintenant qu'il m'avait baptisé était moins dangereux que les sbires de Klaus Barbie.

Pour Albert, ce n'était pas le cas. Lui était seul chez les Massonnat d'amont, tout comme j'étais seul chez mes Pegaz. Rien, dans sa présence, dans son mode de vie égal au mien, ne pouvait attirer l'œil des sbires de la Gestapo lancés à la recherche des enfants juifs cachés. Rien, si ce n'est son refus obstiné d'aller au catéchisme. C'est pourquoi j'ai tout de suite pensé que notre curé n'avait pas été pour rien dans sa disparition.

III
Ohé partisans, ouvrier et paysan, c'est l'alarme !

Des gens courageux pour cacher des enfants… des patriotes, les Savoyards de Marcel ! Sa mère arrive sans crier gare et parle à Marcel d'un monde inconnu de lui, d'un monde peuplé d'un père, d'un grand-père David et de sa femme, Loniè. Il ne comprend pas pourquoi elle ne dit pas grand-mère. Plus tard, il saura qu'aucune belle-mère, aussi gentille soit-elle, ne peut remplacer la maman qu'on a connue et aimée. Qui sont ces fantômes surgis de la nuit, surgis d'un passé lointain, surgis de l'oubli ?

Après la guerre, bien longtemps après, parce que ce livre osait lui dire quels sentiments je nourrissais pour elle et pour mon père, ces héros qui n'avaient jamais été mes parents, elle devait me raconter, pour raviver mon amour filial :

Récit de Charlotte, extrait : « *L'air scandalisé de ma mère* (donc ma grand-mère véritable que je n'ai jamais connue), *quand on est allé chez mon oncle et qu'elle a vu un lit pour deux. Elle a dit : C'est inimaginable, on vit ici comme le concierge de la rue*

Nowolipie ! Comme le stritch ! (un voyou !) » Ou encore : « *Le jour de mes seize ans, c'était en 29, ma mère m'a habillée en bois de roses avec un joli chapeau, et elle m'a dit : « Écoute, aujourd'hui, tu ne vas pas venir au marché, tu vas aller te promener avec ta copine Katz ». À mon retour, elle avait eu une crise sur le marché, on avait appelé l'ambulance et elle avait été transportée à l'hôpital Rothschild. Mon père était complètement désemparé et moi j'étais doublement malheureuse parce que j'avais le remords d'être allée me promener. Elle était magnifique, on aurait dit une poupée jaune clair. Je n'ai jamais entendu hurler comme j'ai entendu hurler ma mère pendant qu'on l'opérait. Une infirmière m'a dit : « Oh là-là ça va mal, son pouls bat à 130, allez vous coucher, vous êtes fatiguée ».*

On m'a réveillée pour me dire que ma mère était morte… J'étais enceinte. Dans un petit salon de thé, au métro Pyrénées, papa nous a présenté Loniè : « Je me marierai quand tu auras accouché. Avec l'aide de Dieu, tout se passera bien »… Elle, elle s'en occupait merveilleusement. S'il est resté en vie aussi longtemps, je peux dire que c'est grâce à elle. La mère d'Hélène était la tante de ton père, et, quand il est parti faire son service militaire, il lui a écrit une carte postale, ou je ne sais pas, une lettre, mais elle ne savait pas lire le français. Elle m'a fait appeler et moi, pendant plusieurs mois, j'ai correspondu avec ton père, pour elle. En son nom. Et quand il est venu en permission, il voulait savoir qui était la personne qui écrivait, et elle a envoyé Marie me chercher. Et moi je suis arrivée, j'étais en train de faire la vaisselle, Je me suis amenée et puis je l'ai vu derrière la porte et il m'attendait. Alors il m'a dit : « C'est

vous qui écrivez les lettres de ma tante » ? J'ai dit oui. C'est comme ça qu'on a fait connaissance pour de vrai. Et c'est là qu'il m'a emmenée pendant sa permission faire une balade au bois. »

Il se souvient vaguement, cependant, quand il était encore Maurice, qu'ils ont été plus nombreux, dans la famille. Elle ne lui parle jamais, par exemple, de sa grand-mère Rachel, de son oncle Albert, de son parrain Adolphe, de son grand-père Lazare.

Qu'aurait-elle pu en dire ? L'un était mort, deux étaient prisonniers en Allemagne, l'autre était restée à Paris où elle se cachait dans un galetas et ne donnait, évidemment, pas de nouvelles. Le dernier résistait dans une ville pleine de traboule, Lyon.

Elle ne lui parle pas, non plus, de Mémé et Pépé Ravari, de leurs trois enfants. Ses deux frères et sa sœur Ravari. Mémé et Pépé Ravari portent le numéro 3 dans l'ordre de ses pépés et mémés. Mémé Pegaz porte le numéro 4. Ils viennent, dans l'ordre chronologique, après Lazare et Rachel, les parents de son papa qui sont à égalité avec David et Loniè, le papa et la belle-mère de sa maman. Il les a laissés là-bas, près de Paris, à Herbouvillier, commune de Choisel.

Lazare et Rachel, David et Loniè, Mémé et Pépé Ravari, Mémé Pegaz, je les confonds, non pas dans les personnes – chacune d'elle est bien présente à mon esprit –, mais dans l'amour posthume que je leur porte. Dans le regret que j'ai de les avoir perdus. C'est comme pour mes mamans et mes papas. Il y a les miens, les vrais, et il y a Lili et Raymond Pegaz. Les uns après les autres, ils furent mes parents. Mes frères et sœurs de lait, Denise, Michel et Yvon Ravari, puis Dédé Pegaz, et puis encore Nénette qui

tiendra toujours une place à part dans mon cœur, me vinrent avant ma sœur biologique. Après la guerre, mes camarades, pour la plupart, manquaient de famille. J'aimerai toujours toutes mes familles. L'amour filial et fraternel est un amour immense. On peut le partager sans jamais frustrer qui que ce soit. Il faut seulement le faire avec le tact qui convient. Les aimer tous et en être aimé sans provoquer de jalousie. Point !

À partir de ses deux ans, Boris qui n'est pas encore Marcel est en nourrice chez sa mémé Ravari, à Herbouvillier. Il y restera jusqu'à six. Il ne voit ses parents que le week-end, quand ils viennent camper et faire du sport au camp naturiste de Talou, à Choisel, distant de deux kilomètres. Il a la chance d'avoir des parents modernes. À sa naissance, tous deux travaillent. Non seulement sa maman travaille, mais elle étudie. Elle fait son droit. Son père, lui, est bachelier.

Ma mère est arrivée en France vers l'âge de treize ans sans comprendre un mot de français. Elle doit abandonner l'école à seize, malgré des résultats scolaires brillants, pour s'occuper de David et d'Albert, son père et son frère, parce que sa mère, Marie, est morte. En même temps, elle travaille dans une étude d'avocats, ce qui lui permet d'obtenir une médaille d'avoué, l'une des premières, décernées, en France, à une femme.

Mon père, Aisik – Isidore Winnykamen le bachelier, était promis aux postes les plus en vue du monde du commerce et de l'industrie. Mais il est le fils de Lazare, un Bundiste, un révolutionnaire antisioniste en fuite, un condamné à mort dans sa Pologne natale, alors province de la Grande Russie,

coupable d'avoir manqué la révolution du Palais d'Hiver en 1905. Émigré en France, il passe ses nuits à couper des tiges de chaussures et ses jours à militer pour la Révolution et l'internationalisme prolétarien. À ce moment-là, ce n'est pas simple d'accueillir en France, pays de la liberté, tous ceux qui fuient la montée des fascismes. Il faut leur trouver du travail, un logement, des papiers, il faut lutter contre d'autres Juifs qui ne les acceptent pas, qui craignent qu'avec leur accent, leurs habitudes, pour certains leur rite religieux particulier ou leurs vêtements ostensible, ils amènent un regain d'antisémitisme. Cette crainte sera en partis fondée. Alors le bachelier s'est fait maroquinier. Il travaille à domicile avec son père. Moi, je me revois très jeune, mais quand ? Assis sous la machine à coudre de ma grand-mère qui rassemble les deux parties des goussets d'une série de sacs à main. On m'a montré un autre jeu. J'ai en main une paire de ciseaux et je coupe les fils. Comme récompense, je pourrai jouer, après, avec les bobines vides qui, à cette époque, sont en bois.

Récit de Charlotte, extrait *: Ma mère avait un atelier de couture et fabriquait des robes pour les prostituées. Mon père faisait les tiges de bottes, le top, cordonnier c'était au bas de l'échelle. Un jour on a été se promener. Au retour, quand on a ouvert la porte, il n'y avait plus de machines. Tout avait disparu. Ma mère est descendue voir la maquerelle et lui a dit : « Écoute, on m'a tout volé, comment veux-tu que je travaille pour tes filles ? » La vieille lui a dit : « ne t'inquiète pas ». Le lendemain les machines étaient de retour. En Pologne, on marchait dans la rue, un voyou découpait tout le dos de ton manteau de fourrure sans que tu t'aperçoives de rien. C'était un*

monde très spécial, c'était Smotchè, une rue mal famée…

Des parents modernes et cultivés pratiquant le camping et le naturisme. Encore une façon d'être avant-gardistes. Ils avaient trouvé le moyen de me voir tout en s'adonnant à leur passion de la nature et des activités physiques.

Ils prenaient Maurice chez sa nourrice pour lui faire passer la nuit avec eux sous la tente. Son oncle Albert qu'il adorait et Adolphe son parrain campaient à côté. Parfois sa tribu n'arrivait que pour passer le dimanche, mais alors, c'était la grande joie, car il voyait toute la famille.

Récit de Charlotte, extrait *: « Le vendredi, on arrivait, on allait te chercher chez madame Machin, là, je ne me rappelle plus comment elle s'appelait… Ravari, Ravari ! On t'amenait au camp de Talou où tu étais le chouchou de tout le monde. Le petit Maurice était l'enfant de tout le monde. Tu avais une vie très heureuse mais le dimanche soir, il fallait te ramener chez madame Ravari. Et là-dessus il y a eu la guerre et je me tapais de St Rémi à Choisel, il n'y avait pas de communications, dans la neige, pour aller te voir le dimanche. Alors, je couchais avec toi, tu ne t'en souviens pas, dans le petit lit. Et c'est comme ça que j'ai connu les Ravari. Jusqu'au jour où il y a eu l'exode. Quand je suis arrivée, il n'y avait plus de madame Ravari, il n'y avait pas les gosses. »*

La dernière fois que Maurice a vu son oncle, on prenait une photo. Albert, Adolphe et son père, tous les trois en uniforme de l'armée française, posaient pour la postérité. Ils étaient fiers d'aller servir la France. Ils se sentaient, enfin, totalement intégrés. Fondus à jamais dans le peuple français. Qui pourrait

encore, demain, les traiter de métèques puisqu'aujourd'hui, ils partaient verser leur sang pour la mère patrie ? Qui ?

Albert est parti à la guerre, il a été fait prisonnier. Et il est mort. Ses copains ont écrit à Charlotte pour lui dire comment. Ils étaient sur un camion et chantaient à tue-tête, quand il est tombé. Ils indiquaient l'endroit où était la tombe. La famille ne pouvait rien faire puisqu'elle vivait en clandestinité. Puis elle a reçu, ses papiers et son bracelet. Elle a toujours le bracelet. Accompagnant le tout, un avis de monsieur Scapini, le ministre de la guerre de Pétain, un borgne, nous spécifiera-t-elle et une enveloppe : l'avis pour indiquer sa mort et une enveloppe contenant des papiers par lesquels il était autorisé à se marier avec Régine. Par quelle voie lui sont parvenus ces courriers, cela restera un mystère,

Récit de Charlotte, extrait *« Mais dès qu'on a pu, on a commencé à faire le nécessaire pour rapatrier le corps. Et un beau jour, c'était des années après, on était déjà à Paris, j'allais toujours aux renseignements, je n'avais toujours pas de nouvelles. Il y avait le rapatriement de beaucoup de jeunes Français qui étaient morts. Ton grand-père demandait tout le temps : « Quand est-ce qu'on ramènera le corps d'Albert ? » Un jour j'ai reçu quand même une convocation du ministère de la guerre. J'arrive et un monsieur très bien mis, très élégant, est venu à ma rencontre. Il m'a emmenée dans un bureau somptueux, il m'a fait asseoir.*

– Quand est-ce que mon frère est rapatrié, ai-je demandé ?

– Madame, a-t-il répondu, j'ai une nouvelle extrêmement désagréable à vous apprendre.

– Ah ! Bon ! Quoi ?

– Justement, rétorque-t-il, je voulais vous dire que la tombe a été ouverte, on a sorti le cercueil, mais quand on l'a ouvert, on n'a pas trouvé votre frère, on a trouvé un Russe, dedans. Alors je voulais vous demander ce que nous devons faire, parce qu'on peut mettre le Russe, euh, oui enfin, et alors on vous renvoie le cercueil.

– Vous n'allez pas toucher au mort j'ai dit, il est mort, il n'y a pas de raison, laissez-le là-bas, ce n'est pas le bout de bois que je recevrai…

Et c'est comme ça que jamais il n'a eu une sépulture. Il a eu une sépulture, mais où ? Et comme ce sont les Russes qui s'occupaient d'enterrer les prisonniers de guerre, ceux qui étaient ramassés en Allemagne, c'est eux qui ont fait l'échange. Et, on ne peut même pas leur en vouloir, mais il a fallu que ça tombe sur lui. J'ai des papiers avec un numéro et tout ça, mais ce n'est même pas la peine d'y aller, puisque ce n'est pas là qu'il est. On ne sait pas où il est.

J'ai connu Régine, elle était inconsolable. Mais avec le temps, tout passe. Elle a épousé un autre homme que j'ai bien aimé, lui aussi, mais pas comme mon oncle Albert. Personne ne remplacera jamais Albert.

Le soldat russe qui avait pris la place d'Albert méritait qu'on lui foute la paix et il réintégra leur improbable tombe. Quel était son nom ? Personne ne le saura jamais. Qui ferait des recherches sur l'ADN d'un soldat russe mort en Allemagne il y a plus de soixante ans ? Le corps d'Albert Bajgelmann trouva sans doute une place, peut-être même gît-il sous le signe de la croix. Deux familles, à des milliers de